

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°23 – novembre/décembre 2009

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2009

PASCAL ET PORT ROYAL



Marguerite Périer, nièce de Pascal

« Ma fille était filleule de mon frère ; mais il fut plus sensiblement touché de ce miracle par la raison que Dieu y était glorifié, et qu'il arrivait dans un temps où la foi dans la plupart du monde était médiocre. La joie qu'il en eut fut si grande qu'il en était tout pénétré ; et comme son esprit ne s'occupait jamais de rien sans beaucoup de réflexions, il lui vint à l'occasion de ce miracle particulier plusieurs pensées très importantes sur les miracles en général, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. » Jacqueline Périer, au sujet du miracle de la Sainte Épine, 23 mars 1656.

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

LES ANGES ET LA VOIE UNITIVE

Qu'est-ce que la voie unitive ?

Après avoir été purifiée et éclairée, l'âme est apte à entrer dans une union à Dieu sans intermédiaire, phase définitive à laquelle tout est subordonné, sommet indépassable auquel nous convie la vocation baptismale.

Quelle relation y a-t-il entre les anges et la voie unitive ?

Le rôle des anges ne s'arrête pas à leur fonction illuminative. En révélant à l'âme quelque chose de la beauté de Dieu, les anges éveillent en elle une soif ardente de lui être unie. De plus, le commerce affectueux que les esprits entretiennent incessamment avec les âmes saintes opère en elles une certaine participation de l'amour dont ils sont eux-mêmes embrasés. Saint Grégoire de Nysse nous invite à nous lancer sur leurs traces, en ces termes : « Puisque après la résurrection le Seigneur dit que notre vie sera semblable à celle des anges [*erunt sicut angeli*], il résulte que déjà la vie en ce monde doit se conformer à celle qui sera dans l'éternité [...] C'est pourquoi l'épouse exhorte les âmes [...] à renoncer aux passions en imitant la pureté des anges. » (*Hom. Cant. 5* ; P. G., t. 44, 856 D.) Cette imitation par voisinage et par osmose suppose la virginité : « Les ailes de la virginité conduisent l'âme à voisiner avec les anges » (Méthode de Philippe).

Comment expliquer cette assimilation aux anges ?

Aucune lumière naturelle ne peut expliquer ce mystère, mais la tradition patristique depuis les Pères grecs jusqu'à saint Thomas est unanime : non seulement l'ange éclaire l'âme, mais, il est pris comme instrument quand Dieu communique le feu de l'amour. La vie des saints témoigne dans ce sens ; par exemple sainte Thérèse d'Avila lorsqu'elle est transverbérée par la flèche du séraphin. Cette assimilation, par l'amour divin, à la vie des anges est comparable à la ressemblance qui s'établit entre des êtres animés d'une sympathie réciproque. « Par le don de la grâce, dit saint Thomas, les hommes peuvent mériter une gloire telle qu'elle les place à égalité avec les anges dans l'un ou l'autre de leurs ordres. » (I a q. 108, a. 8) ; mais, dès ici-bas, l'âme s'avance, de transformation en transformation, jusqu'au seuil de l'union. Lorsque saint Grégoire de Nysse

commente les paroles du Cantique des Cantiques : « Quelle est celle-ci qui monte du désert, inondée de délices ? », il compare l'épouse à l'âme, en sa montée vers Dieu, à travers les sphères angéliques, jusqu'à l'ordre suprême de l'Amour, représenté par les séraphins, dont elle épouse la propriété déiforme. Voilà comment le Pseudo-Denys évoque la nature des séraphins : « Ils sont en mouvement éternel autour des réalités divines ; une chaleur, une pénétration, une effervescence éternelle de ce mouvement continu » (*Hier. cél.*, chap. 7, § 1).

L'ange fait-il office de médiateur entre l'âme et Dieu dans la voie unitive ?

Non, son office est achevé, ce qui était nécessaire dans l'illumination, cette cascade de lumière se déversant du sommet des hiérarchies jusqu'aux âmes les plus déshéritées n'a pas son analogue dans la phase proprement unitive : l'ange s'efface alors, et l'âme sans aucun intermédiaire se livre nue à l'étreinte des Personnes divines : « Il y a là un contact, non pas quantitatif et spécial, mais supraspatial, spirituel et absolument immédiat de l'essence divine avec la substance de notre âme, et de ce contact procèdent dans le fond de nos facultés supérieures des *actes directs* auxquels Dieu seul peut nous mouvoir et que sans inspiration très spéciale nous ne produirions jamais » (P. Garrigou-Lagrange, *Les Trois Âges de la vie intérieure*, 1938, t. 2, p. 703).

Catéchisme des Anges

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

Après la mort de Merswin, on trouva dans son appartement un coffret scellé de son cachet. On l'ouvrit le 22 juillet 1382 ; il

contenait les manuscrits de ses traités et plusieurs pièces de l'Ami de Dieu. Au moyen de ces documents et des chartes et des bulles relatives à la donation du *Grüne-Warth*, Henri de Wolfach fit écrire l'histoire de la maison par Nicolas de Laufen ; il y fit ajouter des copies des traités de Merswin et de Nicolas de Bâle¹, ainsi que des chartes et des bulles. Nicolas de Laufen copia aussi les lettres de Nicolas de Bâle, auxquelles il joignit les manuscrits autographes du traité de Merswin sur sa conversion et de celui de l'Ami de Dieu « sur les cinq hommes » ; il en fit un volume qui dut rester secret². Le 21 janvier 1385 Conrad de Brunsberg ordonna, par un document officiel, que le Mémorial du *Grüne-Warth*, c'est-à-dire l'histoire rédigée par Nicolas de Laufen, avec les documents y ajoutés, resterait sous la garde d'un frère, pour n'être communiqué qu'aux habitants mêmes de la maison ; les administrateurs durent veiller à ce que le volume ne fût pas emporté au-dehors. On en fit une copie ornée de miniatures pour le grand-prieur d'Allemagne ; à chaque renouvellement de ce dignitaire, les administrateurs durent écrire au nouvel élu pour l'inviter à se faire remettre l'exemplaire de son prédécesseur et à le conserver avec le plus grand soin. Le frère Nicolas de Laufen fut chargé en outre de faire un extrait du Mémorial ; il n'y admit que ce qu'il importait aux administrateurs de savoir sur « l'origine et la dignité » de la maison, ainsi que les matières qui pouvaient intéresser les gens pieux, savoir l'histoire de la fondation du *Grüne-Warth* et les chartes qui s'y rapportent, le traité de Merswin sur les quatre années de sa conversion et celui de Nicolas de Bâle « sur les cinq hommes »³. Chacun des administrateurs reçut en dépôt un exemplaire de cet extrait, avec la permission de le prêter à des habitants de la ville. Quelques personnes charitables donnèrent, pour le salut de leurs âmes, des sommes pour le faire traduire en latin, afin qu'on pût le communiquer aussi aux savants « n'ayant pas de goût pour les livres en langue allemande ». La traduction fut faite par Jean de Schaftolsheim, qui en 1363, quand il était encore lecteur des Augustins de Strasbourg, vicaire et pénitencier du diocèse, avait fait instamment prier l'Ami de Dieu de « se révéler » à lui ; Nicolas le lui avait refusé, et s'était borné à lui donner, par l'entremise de Merswin, quelques conseils sur la direction de sa vie. Ce même Jean

¹ [Rappelons qu'il faut partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland. Cf. *Cahiers* n°17.]

² Il existe aux archives de la préfecture. Le livre des cinq hommes est le récit de la vie mystique de Nicolas de Bâle et de ses quatre compagnons.

³ Il existe plusieurs exemplaires de cet extrait, à la bibliothèque de Strasbourg, aux archives du département et à celles de la ville. Il est désigné communément sous le titre de *Mémorial*.

de Schaftolsheim traduit aussi en latin le livre des neuf rochers, dont le texte allemand fut copié pour l'édification du public.

Après la mort de Rulmann et de Jean Merswin, ils furent remplacés comme administrateurs, le premier par Conrad *zu der Megede*, fondateur de l'hospice dont il sera parlé ci-dessous ; le second par le chevalier Nicolas Zorn dit Lappe. En 1388 Henri Wetzel fut remplacé par le chevalier Nicolas Zorn de Bulach, auquel succéda en 1393 le chevalier Jean de Kageneck, *Hofmeister* de l'évêque ; la même année Nicolas Jung, écuyer, devint le successeur de Conrad *zu der Megede*. Après la mort des trois premiers administrateurs, le maître de l'ordre et le magistrat de Strasbourg élevèrent quelques prétentions qui parurent onéreuses au *Grüne-Warth* et contraires aux statuts de 1371; pour mieux engager les administrateurs futurs à défendre les intérêts de la maison, ceux de 1393 firent, le 24 juin, un document public sur le serment qu'en entrant en fonctions devaient prêter leurs successeurs, et par lequel ils promettaient de veiller avec un soin sévère au maintien des règlements et des privilèges de l'établissement.

L'esprit mystique qui régnait au *Grüne-Warth* lui attira de bonne heure les sympathies d'un grand nombre de personnes adonnées à la piété contemplative. Elles se manifestèrent par des dons de tout genre. Dès les premières années on voit des laïques, des prêtres, des béguines faire en faveur de la maison des legs plus ou moins considérables. Un de ces legs caractérise l'esprit du temps. Henri Blanghart, de Laufen, bourgeois de Strasbourg, avait commis un meurtre ; comme expiation on lui imposa un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; arrivé à Avignon, le pénitencier du pape lui fit grâce du reste du voyage, à cause des guerres qui empêchaient les pèlerins de passer outre ; en compensation il lui ordonna de fonder une messe en l'honneur de Saint-Jacques. De retour à Strasbourg, Blanghart ne sachant comment s'y prendre pour exécuter cet ordre, et attaqué de la peste, fit venir le frère Nicolas de Laufen, son ancien commis, et lui remit une somme de 160 *u.*, dont les intérêts devaient servir à l'entretien d'une messe qu'il le pria d'instituer en son nom dans l'église de la Trinité. Le commandeur de la maison de Saint-Jean y consentit, bien que la somme lui parût insuffisante. Après la mort de Blanghart, en 1372, sa veuve Luscha ajouta à son legs 80 livres ; le *Grüne-Warth* s'engagea alors à entretenir un quatrième prêtre, chargé spécialement de la messe nouvelle. Pour la garantie de l'exécution, la maison engagea des biens à trois bourgeois de Strasbourg, qui furent nommés

administrateurs de la fondation Blanghart⁴. Sur le conseil de Merswin, le capital de 240 livres ne fut pas placé sur hypothèque, mais on l'employa à l'achèvement de l'église et à la construction d'un portique tout autour du jardin, pour servir de promenade en temps de pluie ; on résolut d'entretenir la messe au moyen des revenus ordinaires de la maison. De cette manière une administration spéciale de la fondation Blanghart devint inutile, aussi fut-elle fondue avec celle du *Grüne-Warth* par acte du 4 avril 1388.

En 1378 Henri d'Andlau et sa femme Agnès donnèrent à la maison de Saint-Jean tous leurs biens ; peu après Henri se fit lui-même recevoir dans l'ordre. Deux années après, Conrad *zu der Megede* et sa femme, sachant que le *Grüne-Warth* destiné à servir de retraite à ceux qui voulaient quitter les bruits du monde, et que les frères de Saint-Jean avaient la mission de s'occuper des malades, fondèrent non loin de la maison un hôpital pour douze femmes âgées et pauvres⁵. Après avoir donné tous leurs biens pour la construction de cet hospice et d'une chapelle qui, le 31 mars 1382, fut dédiée au Saint-Sacrement et à Sainte-Élisabeth de Marbourg, ils se firent recevoir dans « la grande confrérie de l'ordre ». En 1385 le grand-prieur d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, céda au *Grüne-Warth*, qui avait été son séjour de prédilection, diverses rentes ; le 27 mai de l'année suivante, le commandeur Henri de Wolfach lui fit donation de quelques livres qu'il avait achetés à Fribourg, entre autres d'une Bible, de quelques volumes de sermons, d'un traité de Richard de Saint-Victor et d'une partie de la somme de Saint-Thomas d'Aquin. C'est ainsi que commença la belle bibliothèque du *Grüne-Warth* ; Merswin déjà y avait déposé des copies de traités mystiques en langue allemande ; on y ajouta successivement tout ce qu'on put se procurer des ouvrages de maître Eckart, de Tauler, de Suso, de Ruysbræk. Ce qui reste de cette précieuse collection fait partie aujourd'hui de la bibliothèque de Strasbourg.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire de la maison de Saint-Jean ; bien que ses destinées ultérieures ne manquent pas d'intérêt, elles sont plus connues que l'histoire de son origine ; nous n'avons pas eu d'autre intention que de raconter brièvement la vie du fondateur, et de montrer quelles influences étranges se sont agitées autour du *Grüne-Warth* dans les premières années de son existence.

⁴ Cunon et Guillaume Gürteler et Frédéric Buhssener.

⁵ KÖNIGSHOFEN, p.405, place la fondation de cet hôpital en l'année 1370.

LA VISIONNAIRE DE PREVORST

*Frédérique Hauffe*

Le Livre de Kerner⁶ est l'histoire d'une de ces malheureuses créatures chez lesquelles la maladie, les souffrances morales, ou bien (et c'est ici le cas) une disposition héréditaire, innée, ont tué le corps. L'équilibre rompu, on devine ce qui en résulte : plus l'élément charnel disparaît et s'efface, plus le spirituel grandit, plus rayonne et flamboie, dans le globe chaque jour moins opaque la mystique clarté de Van Helmont et de Jacob Böhm. Qu'arrive-t-il ? Les nerfs finissent par devenir le principe unique de l'existence, Kerner dirait l'esprit des nerfs. Le merveilleux abonde dans ce livre, le merveilleux en tant que révélation des secrets de cette vie intérieure, en tant que recherches et vues nouvelles sur un monde d'Esprits en rapport continu avec le nôtre. Cette vie intérieure dont parle Kerner, s'agite en nous, non-seulement durant le sommeil magnétique, mais dans l'activité réelle de l'existence ; si nous ne la sentons plus guère, si nous sommes désormais inhabiles à déchiffrer ses nombres substantiels et profonds, c'est que le tumulte du monde extérieur nous en empêche jusqu'au jour où, le monde extérieur s'effaçant, l'esprit se sent irrésistiblement attiré

⁶ [Andreas Justinus Kerner, médecin, écrivain et poète allemand (1786-1862). Il est question ici de l'ouvrage qu'il a consacré à Frédérique Hauffe, *La Voyante de Prevorst* (1829).]

vers le cercle intérieur et contemple, souvent trop tard, ce qui s'y passe.

« Seriez-vous perdu encore davantage dans le tourbillon de la vie, vous appliqueriez-vous mille fois à ne chasser que les phénomènes du dehors, il viendra une heure, et fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière de votre existence ! une heure de désespoir et de larmes, où, précipité tout à coup du faite du bonheur terrestre, vous resterez seul dans l'abîme, seul dans l'abattement et le repentir. Alors vous chercherez en vous cette vie intérieure, cette vie oubliée peut-être depuis votre enfance et qu'il vous arrivait d'entrevoir çà et là dans vos songes nocturnes, mais sans en comprendre le sens. Combien ont eu cette destinée, et combien l'auront encore, qui se promènent au soleil, le visage épanoui, et mettent tout leur fond dans les vanités de ce monde ! Et naguère n'entendais-je pas l'un d'eux s'écrier, dans le râle de la mort : « La vie a déserté le cerveau, elle est toute dans l'épigastre ; je ne sens plus rien de mon cerveau, je ne sens ni mes pieds ni mes bras, mais je vois des choses inénarrables auxquelles je n'ai jamais cru ! C'est une autre vie. » Et disant ces mots, il expira. »⁷

Dans le Wurtemberg, non loin de Löwenstein, sur le plus haut pic du Stoksberg, à dix-huit cent soixante-dix-neuf pieds d'élévation au-dessus de la mer, est situé, au milieu d'une ceinture de bois et de forêts, dans le plus romantique isolement, le petit village de Prevorst. Là naquit, vers 1801, une femme chez laquelle se manifesta dès la première enfance une sorte de vie intérieure, étrange, singulière, et dont les phénomènes forment le sujet du livre de Kerner. Frédérique Hauffe, la fille du forestier de la contrée, fut élevée selon les conditions du lieu et de sa position, c'est-à-dire avec simplicité et sans nulle recherche. Accoutumée à l'air vif de la montagne, au froid rude et tenace de ces pays escarpés, elle semblait heureuse enfant, ne demandant qu'à vivre et à s'épanouir sur le rocher ou dans la forêt, au milieu de ses sœurs, lorsqu'on remarqua chez elle les premiers symptômes d'une force surnaturelle, d'une puissance de pressentiment qui se révélait la plupart du temps par des songes prophétiques. Un déplaisir, une réprimande amèrement endurée suffisaient pour mettre en mouvement cette vie de l'âme, qui dès lors n'attendait plus que le repos nocturne pour entraîner la pauvre enfant en ses abîmes les plus profonds, où passaient et repassaient à ses yeux des spectres, des images pleines de leçons et d'avertissements, des ombres presque toujours fatidiques. Les influences sidérales agissaient aussi déjà sur elle irrésistiblement ;

⁷ *Die Seherinn von Prevorst*, Erster. Theil., s.4.

l'onde et les métaux l'impressionnaient. On conçoit quelle épouvante sacrée, quelle terreur superstitieuse dut s'emparer de cette honnête famille de montagnards, au spectacle d'une affection semblable, de ce sens intérieur, spirituel, qui se développait de jour en jour, aussi normal désormais, aussi peu facile à retenir en son élan, que la croissance du corps. Cependant, comme il fallait pourvoir à l'éducation religieuse de Frédérique, on l'envoya à deux lieues de là, à Löwenstein, où demeurait son grand-père.

Le vieillard avait coutume d'emmener Frédérique en ses promenades et bientôt il s'aperçut que cette enfant, si éveillée au grand air, si heureuse de courir dans les bois et le pré, lorsqu'elle arrivait à certaines places, s'arrêtait tout à coup, devenait pâle et frissonnait. Le bonhomme commença par ne rien comprendre à la chose jusqu'au jour où il observa que les mêmes sensations se renouvelaient chaque fois que sa petite-fille entrait dans une église où se trouvait des sépultures. En pareil cas, la pauvre enfant n'y pouvait tenir, et se réfugiait en toute hâte sous le portail. Inutile de dire que des répugnances non moins invincibles la soulevaient dans les environs d'un cimetière, le champ des morts eût-il été du reste encore éloigné de quelque distance, et si bien caché par les touffes d'arbres ou les accidents du terrain que les yeux n'en pouvaient découvrir les vestiges.

Cette malheureuse disposition à voir sans cesse et partout des esprits ne fit qu'empirer par le mariage. La médecine ne comprenait plus rien à cet état contre lequel tous les traitements avaient échoué. Elle, cependant, languissait et dépérissait de jour en jour ; plus de sommeil, ces longues nuits se passaient dans les sanglots et les extases. Une faiblesse mortelle l'accablait, et l'approche d'un être humain la jetait dans l'épouvante et la convulsion. Elle allait mourir, lorsqu'après avoir tout essayé, jusqu'aux expériences magiques, sympathiques, jusqu'aux exorcismes (un moment on l'avait crue sous une influence démoniaque), sa famille la conduisit à Weinsberg, et tentant une dernière chance de salut, la remit entre les mains du docteur Kerner, déjà célèbre dans le pays par ses recherches sur le somnambulisme et ses spéculations magnétiques.

Une fois Kerner en possession de sa cataleptique, il ne la quitte plus d'un seul instant ; il la surveille, il l'observe, il l'étudie, il écrit presque sous la dictée de cette organisation de sensitive ; pas un mot, pas un geste, pas une divagation de la visionnaire, dont il ne prenne note pour la recueillir ensuite et la commenter dans son livre, résumé curieux de tous les rêves, de tous les pressentiments, de toutes les émotions surnaturelles qui ont agité jusqu'à sa mort cette malheureuse créature ; tristes annales, en vérité, quand on songe à la condition cruelle que fait la société moderne aux

infortunés de cette espèce ! Encore l'antiquité avait pour eux une sorte de vénération mystique ; et ce culte sacerdotal dont ils étaient l'objet, s'il ne pouvait s'appeler une compensation aux douloureuses conséquences d'une susceptibilité malade incessamment éveillée, du moins les aidait à prendre leur sort en patience, et, si j'ose le dire, abondait dans le sens de leur infirmité, en les tenant à l'écart d'un monde où l'état magnétique les empêchait de vivre. L'état magnétique devenu désormais une expérimentation presque banale, une science en règle ayant ses adeptes et ses détracteurs, une chose que les incrédules peuvent toucher du doigt et dont les charlatans trafiquent, était alors un mystère sacré dans le sanctuaire des dieux, un délire sublime que le prêtre irritait aux fumigations du laurier de Castalie et qu'il exploitait au profit de sa politique. On élevait alors les somnambules dans les cellules du temple, au fond du tabernacle, où ils vivaient en reclus solitaires, dans un demi-jour favorable à l'extase, dans le solennel recueillement de la majesté divine. Dans l'antiquité, le somnambulisme porte avec lui un caractère grandiose ; il est politique, il est social et sacré, il préside aux conquêtes des peuples, aux progrès de la civilisation ; au camp de Saül, au sanctuaire de Délos, partout il s'interpose entre l'homme et les dieux, partout il intervient dans les affaires humaines comme une voix intelligente, inspirée, comme une voix d'en haut. L'observation moderne, en ôtant à l'état magnétique son illuminisme révélateur, son appareil mystique et sacerdotal, ne s'est guère préoccupée, on le pense, de la condition misérable qu'elle créait à ces organisations à part, errantes désormais, sans abri, asile, au milieu d'une société qui ne les comprend plus. Du moment que le fait social devient un fait individuel, isolé, un simple cas critique, il n'y a de refuge pour la pythie chassée du temple que la maison des fous. Je me trompe, une dernière ressource, un moyen suprême restait encore, que la cupidité de notre temps ne pouvait manquer d'employer. L'état magnétique, devenu, comme nous disions, un fait individuel, isolé, en dehors de la conservation commune, fût mis en demeure de pourvoir à ses propres besoins ; le somnambulisme fut érigé en industrie, on en trafiqua, et nous eûmes ces malheureuses filles que l'Esprit visite à jour et heure fixe, ces cataleptiques de contrebande toujours prêtes à dépenser leur inspiration en menue monnaie d'ordonnance et de recettes. Cependant, parmi les sujets excentriques dont nous parlons, il s'en est rencontré plus d'une fois de sincères, d'honnêtes et qui descendent, sans trop de bâtardise, de la sibylle antique ; témoin la Frédérique de Kerner, cette malheureuse créature condamnée, du berceau à la tombe, à vivre entre deux éléments qu'elle finit par ne plus distinguer l'un de l'autre, les pieds dans la réalité humaine,

l'esprit dans la contemplation et l'extase, épouse à la fois et visionnaire. Quel sort que celui d'une organisation pareille ayant à se développer dans les conditions de la vie commune, le sort d'une chrysalide poursuivant son éclosion au milieu d'une troupe d'écoliers turbulents ! L'un lui souffle dessus, l'autre la remue avec force, un troisième la perce d'une aiguille, et la pauvre larve périt lentement sans pouvoir aboutir.

J'extrais de ce livre quelques particularités singulières, quelques observations caractéristiques sur ce *sujet* longtemps soumis à l'analyse du poète-docteur, et, qu'on ne lira peut-être pas ici sans intérêt.

« Elle avait dans les yeux une lueur étrange, spirituelle, qui vous frappait dès l'abord, et, dans tous les rapports de l'existence, elle était plus esprit que femme. Qu'on se figure l'instant de la mort devenu un état permanent, presque normal ; un être suspendu par une fixation mystérieuse entre la mort et la vie, et plongeant déjà plus dans le monde qui s'ouvre devant lui que dans l'autre, et l'on aura peut-être une idée assez juste de la visionnaire en tant qu'appartenant à la nature humaine. Et qu'on ne prenne pas ce que j'avance pour une imagination de poète. Combien d'hommes ne voit-on pas auxquels un monde nouveau se révèle à l'instant de la mort, un monde dont ils racontent aux assistants les apparitions surnaturelles ! Eh bien ! prolongez pour un être humain ce moment qui chez les mourants n'est qu'un éclair, et vous aurez l'image de cette visionnaire ; mais, je le répète, ce que je dis est l'absolue vérité, la vérité pure, et sans alliage poétique...

« En fait de culture intellectuelle, Frédérique n'en avait reçu aucune ; elle en était restée là-dessus aux simples dons de la nature, n'avait point appris de langue étrangère, et, comme on le devine, ne savait pas un mot d'histoire, de géographie, de physique, et de toutes les sciences qu'on ignore d'ordinaire dans cette condition. La Bible et un livre de cantiques faisaient, pendant ses longues années de souffrance, son unique lecture. Quant à sa moralité, elle était sans reproche. Pieuse, mais sans affectation, elle avait coutume de rendre grâce à Dieu de la résignation qu'il lui donnait dans la douleur, ainsi qu'on peut le voir par les vers suivants qu'elle écrivait dans son sommeil :

« Dieu puissant, que ta miséricorde est grande ! Tu m'as envoyé la foi et l'amour, mes seules forces dans l'excès de mes maux, dans la nuit de mes angoisses, je m'étais laissée aller jusqu'à souhaiter si le repos dans une mort prochaine, lorsque la foi est venue, énergique et profonde, lorsque l'espérance est venue et l'amour éternel, pour clore mes paupières terrestres. O volupté !

mes membres gisent morts, et dans mon être intérieur une lumière flambe, une lumière que nul dans la vie réelle ne connaît. Une lumière ? Non, une illumination divine ! »

« Il lui arrivait aussi, mais seulement lorsque les souffrances devenaient plus cruelles et dans le paroxysme de l'état magnétique, de composer des prières en vers. En voici une qui m'a paru digne d'être citée :

« Père, exauce-moi, exauce ma prière ardente ! Père, je t'invoque, ne laisse pas mourir ton enfant ! Vois ma douleur, mes larmes, souffle-moi l'espérance dans le cœur, apaise mon désir languissant. Père, je ne te laisse pas, bien que la maladie et la douleur me consomment, et que la lumière du printemps ne brille plus pour moi qu'à travers un nuage de larmes. »

« Comme à cette époque je m'occupais déjà de poésie, la première idée qui dut naître fut que la visionnaire avait reçu de mon influence magnétique l'inoculation de ce talent, opinion du reste assez vraisemblable, de laquelle je me serais rangé, si un fait plus puissant que toutes les inductions n'était venu la contredire. Frédérique avait en elle le don poétique avant même de l'avoir jamais rencontré. L'état magnétique développe dans l'être intérieur la force de rimer⁸, de voir et de guérir.

« Longtemps avant qu'on l'eût amenée ici, la terre avec ses habitants n'était déjà plus rien pour elle. Pauvre femme ! il lui fallait ce que nul mortel ne pouvait lui donner : d'autres cœurs, une autre atmosphère, d'autres substances ; elle appartenait à un monde invisible ; elle-même à moitié esprit, elle appartenait à cet état qui succède à la mort et qui dès ce monde était le sien.

« Si l'affection eût été prise à temps peut-être aurait-on pu rendre cette malheureuse créature aux conditions de la vie humaine ; mais, lorsqu'elle me tomba dans les mains, cinq ans avaient déjà passé sur son organisation malade et brisée, cinq ans d'épreuves douloureuses, d'émotions incessantes, d'ébranlements surnaturels, et la vie magnétique avait pris son pli. Cependant, à force de soins assidus et de ménagements, j'étais parvenu à ramener au plus haut degré dans son être intérieur, l'harmonie et la lucidité. Elle vécut à Weinsberg, ainsi qu'elle avait coutume de le dire, les jours les plus heureux de sa vie spirituelle, et la trace lumineuse de son apparition parmi nous ne s'effacera jamais.

« Son corps n'était guère pour elle qu'un voile transparent jeté

⁸ *Rimer* dans le sens de *dichten*, avec plus d'extension créatrice que notre langue n'en accorde au mot. Avant Kerner, le symbolisme antique n'a-t-il pas fait d'Apollon le dieu des poètes, des visionnaires et des médecins ?

autour de son esprit. Elle était petite, elle avait les traits du visage orientaux, et ses yeux, à travers de longs cils épais et noirs, dardaient le regard perçant des visionnaires. Fleur du soleil qui ne vivait que de rayons !

« Frédérique avait dans le monde invisible un gardien mystérieux, chose du reste assez commune à tous les somnambules ainsi qu'aux êtres qui vivent beaucoup de la vie intérieur. Socrate, Plotin, Hiéron, Paracelse et tant d'autres dont le nom m'échappe, entretenaient commerce avec un esprit familier. « On en viendra un jour à démontrer, dit Kant dans ses *Rêves d'un Visionnaire*, que l'âme humaine vit, dès cette existence, en une communauté étroite, indissoluble, avec les natures immatérielles du monde des Esprits, que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a point conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. » J'avais dans ma maison une servante auprès de laquelle Frédérique voyait toujours flotter le spectre lumineux d'un enfant de douze ans environ ; j'interrogeai cette fille pour savoir si elle avait jamais eu quelqu'un de cet âge dans sa parenté, elle me répondit que non, et, quelques jours après m'avoua qu'en y réfléchissant, elle s'était souvenue d'un petit frère mort à trois ans et qui tout juste en aurait eu douze alors. »

Plus loin, dans le second volume, la visionnaire de Kerner explique ainsi cette singulière croissance d'*outré-tombe* :

« J'interrogerai une fois l'Esprit et lui demandai si véritablement on pouvait grandir encore après la mort, comme semblaient l'indiquer différentes apparitions d'êtres enlevés à la vie dès leur première enfance et que je retrouvais avec la taille et le développement d'un âge plus avancé. Et l'Esprit me répondit : Oui, lorsqu'il arrive à un être de quitter la terre, avant d'avoir atteint sa croissance complémentaire. L'âme se forme alors peu à peu une enveloppe qui grandit ensuite jusqu'au volume qu'elle aurait eu ici-bas. Cette enveloppe est, d'ordinaire, chez les enfants d'une transparence lumineuse et semblable au corps des saints. »

Suivent les théories mystiques de la visionnaire sur cette croissance ultérieure :

« L'âme d'un enfant, arrêtée avant sa croissance, doit nécessairement se développer au delà de cette vie, d'abord parce qu'elle est en état de pureté, ensuite parce que la force plastique de l'esprit des nerfs n'a pu encore, dans un enfant, atteindre son type, qui est d'être parallèle à l'âme. »

[La suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

POESIE RELIGIEUSE DES NOSAÏRIS

VERS DU CHEÏKH [‘ALI IBN-]SÂREM, À LA LOUANGE DE
LA LUNE
(*mawâl*)

III.

شعر للشيخ صارم يمدح به القمر

انحرف يانين يا حاجب مقرون¹
تنظرك بعيون من فوق عليون
انحرف الى يا بوالسماويآ
شمسك مضيا سرها مكنون
سار بالجود كامل القيد
يا غزال نجد اليك ينتظرون
سار بالاظعلن يسير للغربل
ونصب ميزان طفل بين بنون
سار نحو الغرب طفل قد صار شب
والتقاء للحب صورته كالنون
بالعهد سارا يقتفي تارا
على المليح دارا قدرته تكون
سار بالصفتين وغاص في الجمعين
ولبس درعين راكب للميون

قاتل الاعداء بسيفه لخدًا
 قاهر الضدًا وسقاة الهون
 رايتنه جرة حلقه صفرة
 اظهر القدرة آصف وشمعون
 ولحدي تحدي لحما نجدي
 دمعتي تهدي على للحدود ذرفون
 من امان العيين سال على للخدئين
 كأنهم بحرين سيحون وجيكون
 على ملح عال في جبينه خال
 يشبه للفضال كأنه عرجون
 سار على اليمنى كامل المعنى
 غالى التمنى فيك يرتغبون
 سار على اليسرى قاتل الكفرا
 اظهر القدرة بين كان ونون
 قد عاد هو يرجع ولبس برقع
 جوهرة بلع يدهش العيون
 واختفى يمين بوجهه حرفين
 لام مع الفين ثم مع هميون
 وانا الناظم للغرام هايم
 اسمى انا صارم منتسب مكذون

Infléchis-toi, ô *noun* ! ô sourcil conjoint ! Elle te regarde avec ses yeux, du haut de *Illiyoun* (le septième ciel).

Tourne-toi vers moi, ô père céleste ; ton soleil est brillant, et cependant son mystère est caché.

Il s'est mis à marcher gravement ; ô gazelle du Nedjd à la taille parfaite, c'est toi que l'on attend !

Il est parti en voyage, il est parti pour le couchant (?) ; il a dressé une balance , enfant au milieu des enfants.

Il est parti pour l'occident, l'enfant était déjà devenu grand ; il rencontra l'amour, dont la forme ressemblait à un *noun*.

Ils partirent tous deux en hâte, et quelquefois il traitait amicalement et flattait cette belle personne : que sa puissance soit !

Il marcha dans les deux rangées, il pénétra dans les deux troupes, il revêtit deux cuirasses, monté sur Méïmoun.

Il combattit les ennemis avec son épée tranchante, il vainquit l'adversaire et l'abreuva d'humiliations.

Son drapeau est rouge, son vêtement jaune ; il fait voir sa Puissance ; il est Asaf et Simon.

Le conducteur des chameaux les conduit vers l'enceinte sacrée des hauts plateaux ; nos larmes tombent sur nos joues, formant des ruisseaux.

Des coins de l'œil elles ont coulé sur les joues (on eût dit les deux fleuves du Sihoûn et du Djihouîn),

Pour une belle personne à la taille élancée, marquée sur le front d'un grain de beauté, ressemblant à un anneau ou à un régime de dattes.


Il a marché à droite, complet de sens, élevé de prix ; (car) c'est toi qu'ils désirent.

Il a marché à gauche, en tuant les infidèles ; il a manifesté sa puissance entre le *kâf* et le *noun*⁹.

Il est revenu une seconde fois ; il s'est enveloppé d'un voile ; (car) sa nature brille et aveugle les yeux.

Il s'est caché deux jours ; sur sa face sont deux lettres, savoir : un *lâm* avec deux *élifs*, puis avec Hémyoûn.

Et moi, auteur de ces vers, fou de l'amour (divin) ; je me nomme Sârem, et tire mon origine de Makdhoun.

⁹ C'est deux lettres réunies forment le mot  « sois ». Les musulmans disent que ce seul mot a suffi à Dieu pour créer l'univers.

LES DERVICHES BEKTACHIS

En quittant, à Roumili-Hissar sur le Bosphore, le bateau à vapeur qui remonte le grand courant de la côte d'Europe, on passe d'abord, sur le quai empierré, au-dessous des pittoresques ruines de l'ancien château dont les tours grisâtres dominant encore le paysage ; puis l'on monte au sommet de la colline, d'où la vue s'étend sur les nombreux replis de la nappe bleue coulant entre les deux continents, dont chaque contour semble un lac de Suisse, encadré de montagnes au relief puissant ; bien que la hauteur de ces collines au-dessus de la mer ne soit pas très considérable, le profil en est saisissant, parce que les pentes tombent brusquement au niveau de l'eau. Quand on est las de contempler cet admirable spectacle et que l'on se retourne vers l'intérieur des terres, on aperçoit au sommet de la colline qui domine l'ancien château-fort, un petit édifice sans prétention architecturale, mur de pierres assemblées que rompt seul l'entrebâillement d'une fenêtre ou d'une porte ; quelques cyprès encadrent tristement ce lieu isolé, désert. On dirait une cellule d'ermite abandonnée. Et si l'on s'informe auprès des indigènes, on vous répond : C'est une mosquée des Bektachis. Alors tout semble s'expliquer, les Bektachis ont été détruits en même temps que les Janissaires, ils ont suivi le sort de cette vieille milice dégénérée ; leur lieu de prière est naturellement désert, personne ne vient plus remplir les fonctions rituelles ; c'est un souvenir du passé.

Il n'en est rien. Les Bektachis étaient, il est vrai, inféodés aux Janissaires ; le saint Musulman dont ils portent le nom et qui est censé leur fondateur, Hadji Bektach, avait au temps jadis (début du quatorzième siècle) reçu la visite du sultan Orkhan, fils et successeur d'Othman (de qui les Ottomans tirent leur nom), qui venait, sur les conseils de son frère et ministre Ala-eddin, de fonder, cent ans avant Charles VII, roi de France, les premières troupes permanentes et soldées, nouveauté qui leur fit donner le nom de *yéni-tchéri* (nouvelle troupe), d'où l'appellation de janissaires. Othman était accompagné de quelques-uns de ces soldats, pris parmi les indigènes contraints de fournir un certain nombre de leurs enfants à titre de tribut et qui étaient élevés dans la religion musulmane. A la demande du Sultan, qui sollicitait pour son armée la bénédiction du vénérable Cheikh, celui-ci posa la manche de son froc sur la tête d'un des soldats, de manière qu'elle pendît par derrière jusque sur son dos, puis il les bénit tout en prophétisant un avenir de gloire et de triomphes. Cela se passait près d'Amassia, en Asie-Mineure. Depuis lors, le bonnet de feutre blanc qui distinguait cette troupe fut agrémenté par derrière d'un morceau d'étoffe

rappelant la manche du derviche. Il y eut toujours des religieux de cet ordre pour servir d'aumôniers militaires dans les rangs des *ortas* : un règlement, qui remonte à 1591, prescrit l'enrôlement des derviches Bektachis dans le 99^e *orta* (régiment). La destruction des Janissaires par le sultan Mahmoud II (1826) enleva toute importance à cet ordre religieux : mais il ne disparut point comme on pourrait le croire, et il a conservé une certaine influence dans quelques parties éloignées de l'empire ottoman, par exemple en Albanie.

Ce n'est que tout récemment que l'on a appris que ces derviches, qu'on savait bien fort peu orthodoxes, mais qu'on estimait n'être guère plus avancés en mystique que ne le sont les simples Soufis, étaient les adeptes de l'hérésie des Horoufis, sectaires qui attribuent un rôle important à diverses combinaisons des lettres de l'alphabet arabe. On avait offert en vente, en Angleterre, au British Museum et à l'Université de Cambridge, une série entière de volumes se rapportant tous à l'hérésie des Horoufis : la masse de livres ainsi jetés sur le marché attira l'attention des savants ; on remonta aux sources, et il se trouva qu'on liquidait un stock de manuscrits turcs et persans provenant indubitablement d'une bibliothèque des Bektachis. La preuve était faite : les disciples de Hadji Bektach étaient des Horoufis ; ils avaient, à une époque déjà ancienne, mais qui ne peut remonter au delà du milieu du quinzième siècle, quitté la doctrine de leur fondateur que l'on peut croire orthodoxe jusqu'à preuve du contraire (car on ne la connaît pas du tout), ou tout au plus soupçonner de tendances chiïtes, mais qui certainement ne versait pas dans certaines aberrations des Ismaéliens.

Je viens de prononcer le nom des ismaéliens, et en le faisant je suis sûr de surprendre bien des personnes au courant des choses de l'Orient : d'où sortent-ils, ou plutôt. D'où sortez-vous ? Les fameux terroristes qui ont rempli le monde de la renommée de leurs coups de poignards, qui ont popularisé le nom d'Assassins, les farouches adeptes du Vieux de la Montagne qui rôdaient dans les camps des Croisés, ont vu leur dernier repaire, la forteresse d'Alamoût en Perse, dans les montagnes qui séparent Recht de Qazwin, tomber sous les coups des Mongols, au treizième siècle, et leur bibliothèque détruite sur l'ordre d'Houlagou : c'est à peine si l'astronome Naçir ed-din en avait sauvé quelques volumes, dans un but d'intérêt scientifique. Mais les idées que l'on croit mortes reviennent ainsi de la façon la plus inattendue. Il y a encore une partie de l'humanité qui croit qu'Ali, cousin et gendre du Prophète, s'est incarné successivement dans divers personnages : mieux encore, que lui-même était une incarnation de la Divinité, et que cette incarnation

s'est reproduite à différentes époques. Ce sont les *Ghoulât* ou Chiïtes « outrés », ainsi appelés parce qu'ils dépassent la commune mesure du Chiïtisme [*sic*] raisonnable ; ce sont les Noçairis (Ansariés) de Syrie, les Alillahis de Perse. Les Horoufîs sont une variété de cette grande branche des croyances hétérodoxes¹⁰ que l'esprit iranien est venu enter sur le tronc de l'orthodoxie musulmane. Et si j'ai parlé des Ismaéliens, c'est que les Horoufîs, par la technique même de leur doctrine, dérivent directement du procédé ismaélien d'interprétation allégorique des lettres de l'alphabet, tel qu'il est clairement exposé au livre second des *Fragments* publiés jadis par le regretté Stanislas Guyard. L'esprit iranien n'a jamais voulu admettre des choses trop simples ; il a toujours aimé le compliqué, le bizarre ; il s'est plu à chercher des interprétations allégoriques où elles n'avaient que faire : on sent très bien à la lecture du *Livre de la Création et de l'histoire* de Motahhar ben Tâhir el-Maqdisi, comment agit la propagande des Baténiens, c'est-à-dire des adeptes de l'interprétation allégorique du Koran ; on faisait tout d'abord appel à la raison, les apôtres de la secte montraient sans peine les absurdités offertes par les récits bibliques déformés par le livre sacré, et quand ils avaient amené le catéchumène à rejeter comme déraisonnables les principaux passages du Koran, ils lui soumettaient alors leur explication, pour nous encore plus déraisonnable, mais que la suggestion à laquelle était soumis l'adepte lui faisait admettre comme articles de foi. C'est ainsi que s'est accomplie la prédication des Ismaéliens.

Or, nous voudrions bien savoir sur quels dogmes reposait cet enseignement. Cela aurait une importance considérable pour l'histoire de l'hétérodoxie musulmane ; seulement les documents font défaut. La Bibliothèque Nationale possède un grand nombre de manuscrits druses étudiés par Silvestre de Sacy qui en a tiré l'un des chefs-d'œuvre de son érudition consacrés à l'étude de leur religion ; les ouvrages noçairis ont été étudiés par différents savants dont l'œuvre a été résumée dans une thèse par M. R. Dussaud ; mais la littérature ismaélienne semble n'avoir pas survécu au naufrage de la citadelle d'Alamout, à l'exception des courts fragments utilisés par Stanislas Guyard. Si les Horoufîs se rattachent aux Ismaéliens, s'ils sont une branche du rameau des Assassins, l'étude de leurs doctrines, si rebutante qu'elle puisse paraître, prend alors une importance considérable. Jusqu'ici les études du savant professeur de Cambridge, M. George Edw, Browne, ne nous

¹⁰ [A propos des Horoufîs, cf. M. A. Danon, « Un interrogatoire d'hérétiques musulmans » (1619), in *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°19, mars-avril 2009.]

avaient pas appris grand'chose sur ce sujet ; mais la lacune vient d'être comblée par une publication toute récente¹¹.

Fazl-ullah, fondateur de cette secte, avait fini par se croire l'incarnation de la Divinité. C'était un Persan d'Astérad que l'on donne comme Qarmate, c'est-à-dire Ismaélien. Il vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle ; un fils de Tamerlan, Miran-Chah, qui gouvernait ces contrées au nom de son père, inquiet des progrès de la la prédication de Fazl-ullah, le fit mettre à mort en 796 de l'hégire (1394). On ne sait rien de plus de cet agitateur, qui était aussi poète, ainsi que le montre une de ses œuvres qui fait partie de l'ancien fonds persan à la Bibliothèque Nationale ; c'est la légende d'Alexandre expliquée au point de vue de sa doctrine. Mais son chef-d'œuvre est un livre en prose intitulé *Djâvidân* « l'Éternel », écrit moitié en persan, moitié en dialecte d'Astérad, et rempli de sigles et d'abréviations qui en rendent la lecture impossible à tout profane ; il en existe des exemplaires dans différentes bibliothèques d'Europe, où il n'a jamais été ni publié (sauf une édition à Constantinople, aujourd'hui introuvable et sur laquelle on a peu de renseignements), ni étudié, sauf, au point de vue linguistique, de courts fragments donnés dans le *Journal Asiatique* et le *Journal* de la Société asiatique anglaise. C'est un des élèves de Fazl-ullah, 'Ali el-A'lâ, quittant la Perse pour l'Asie-Mineure, qui propagea en Turquie les idées du derviche d'Astérad ; entré dans un couvent de Bektachis, il les convertit aux doctrines horoufites, en les donnant, prétend-on, comme étant celles de Hadji Bektach lui-même ; il faudrait donc, pour cela, qu'à son arrivée les Bektachis ne sussent plus ce que leur fondateur leur avait enseigné. Quoi qu'il en soit, c'est par cette voie que le horoufisme s'est répandu en Turquie, en se cachant, bien entendu, et sous le voile du mystère. Il n'a jamais fait bon de sentir le fagot. Il y a un certain nombre d'années – c'était bien avant le triomphe de la terreur hamidienne – les élèves musulmans du Lycée impérial de Galata-Séraï s'étaient mis en tête de se faire dispenser des cinq prières canoniques par jour, à l'accomplissement desquelles le directeur musulman veillait avec une scrupuleuse exactitude ; et, pour y arriver, ils prétendirent être Bektachis, ces religieux se dispensant, au su et au vu de tout le monde, de ces cinq prières obligatoires. Il est à peine besoin d'ajouter qu'une schlague générale eut vite raison de cette idée folle.

¹¹ Textes persans relatifs à la secte des Horoufites publiés, traduits et annotés par M. Clément Huart, suivis d'une étude sur la religion des Horoufites par le docteur Riza Tevfik, connu sous le nom de Feylesouf Riza, Leyde et Londres, 1909, (vol. IX des *Gibb Memorial Series*).

Comme dans toutes les religions, il y a, à côté du dogme, l'enseignement de ce même dogme. Les Horoufîs, étant obligés de cacher soigneusement leurs doctrines, entourent cet enseignement d'un certain mystère. Pour cela ils ont deux procédés. Le premier consiste à écrire leurs livres dans le dialecte persan parlé à Astérad, et qui, n'étant compris ni dans le reste de la Perse ni en Turquie, leur assure une certaine impunité ; c'est ainsi que sont composés le *Djâvidân* et quelques traités ; mais il y a un inconvénient : c'est qu'au bout de peu de temps la connaissance de ce patois s'est perdue chez eux-mêmes, et qu'il a fallu écrire pour les adeptes soit en persan, soit même en turc ; car en Turquie, à moins d'études littéraires approfondies, l'on n'entend point généralement le persan. L'emploi du second procédé les sauvait du danger de divulguer leurs secrets. C'est l'emploi cabalistique des lettres de l'alphabet arabe-persan au moyen d'un calcul particulier sur lequel on a maintenant des données précises, et d'où ils ont tiré leur nom de Horoufîs, c'est-à-dire « hommes de lettres » (dans le sens littéral de cette expression), « gens de la lettre », les « Alphabétiques ».

[La suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

LIBRES DESTINATIONS

LOUIS MASSIGNON ET ÉPHÈSE

Louis Massignon se rendit la première fois à Éphèse, à la Maison de la Vierge (*Meryem Ana Evi*) et à la crypte des VII Dormants, le 19 septembre 1951 (jour de Notre-Dame de La Salette). Il rendra compte de ce pèlerinage tant désiré en ces termes : « Si Éphèse est sûrement le lieu où S. Jean, méditant son Évangile (si plein de l'intimité du Christ) et son Apocalypse (écrite tout auprès, dans l'île de Patmos), vécut, jusqu'à ce qu'Il vienne le chercher, dans une union de plus en plus poignante à la Compassion de Notre-Dame, – c'est aussi, presque sûrement, le lieu où il avait fait vivre la Ste Vierge (de plus en plus suspectée et menacée en Palestine) ; et cette petite maison sur la montagne [...] où S. Jean s'isolait pour prier « pour le peuple », est peut-être celle où la Vierge Marie a eu sa Dormition »¹². On connaît son amitié avec Mgr Descuffi,

¹² Louis Massignon, *Lettre à la Badaliya*, V, 1951.

archevêque de Smyrne, sa correspondance avec le Père Joseph Euzet, Recteur de *Meryem Ana*, sa fameuse conférence du 30 octobre 1953, à Paris, au Comité France-Turquie, après celle du 8 janvier 1952, au Caire, à Dar el-Salam, le pèlerinage islamo-chrétien de Vieux-marché (Côtes d'Armor) à partir de 1954, son *Bulletin* (annuel) *des Amis d'Éphèse et d'A.K. Emmerick*, et sa méditation dernière à propos des Nuages de Magellan.

Quelques questions demeurent cependant. Qu'est devenu l'ex-voto de la Badaliya, placé au sanctuaire marial, le 14 août 1953 ? Quand et en quelles circonstances a été scellée la stèle dédiée à Notre-Dame du Pokrov que l'on peut voir près de la source de Meryem Ana Evi ? « Nous avons compris, écrit-il en 1953, durant cette année, la Compassion de Marie, qu'il s'agisse de la fête du Pokrov (du voile de son intercession, que le synode melkite a examiné [...]), ou de Notre-Dame dans la solitude d'Éphèse, avant son Assomption, méditant le Coup de Lance au Cœur du Christ, Elle, la Reine des Stigmatisés »¹³. Au demeurant, ces questions paraissent bien secondaires, en regard de son admirable intuition du mystère éphésien.

Pour Louis Massignon, en effet, le site d'Éphèse réunit non seulement les Témoins du Coup de Lance, Marie, le disciple bien aimé et Marie-Madeleine, mais aussi ces témoins de la résurrection que sont les VII Dormants d'Éphèse, en Chrétienté comme en Islam, où ils sont les *Ahl al-Kahf*, les Gens de la caverne, de la sourate XVIII (versets 9-28). C'est avant tout cependant dans une perspective de Dormition qu'il aura médité le mystère éphésien, à partir de Jean, car « alors que les autres [apôtres] sont morts martyrs, violemment, à la face du monde et en laissant des reliques, des reliques bénies et saintes, saint Jean, lui s'en est allé avec l'amour éternel, dans une dormition qui n'est pas finie »¹⁴. Dormition du disciple bien-aimé, Assomption de la Vierge Marie, « bercement » aussi des VII Dormants, selon le Coran (XVIII, 18) constituent au final les éléments de cette méditation « tournée en avant », selon son expression, tout autant que la récapitulation de toute sa vie, sur le modèle de Marie à Éphèse, dans la solitude et l'exil.

¹³ *Idem*, VII, 1953.

¹⁴ Louis Massignon, *Éphèse et son importance religieuse pour la Chrétienté et l'Islam*, conférence inédite, 13 octobre 1953. Voir ce qu'en dit Anne-Catherine Emmerick, dans ses *Visions* : « Je vis aussi une autre fois que le corps de saint Jean n'est pas resté sur la terre. Je vis, entre l'orient et le nord, un lieu resplendissant comme un soleil, et j'y vis Jean comme l'intermédiaire recevant d'en haut quelque chose pour nous le transmettre. Ce lieu, quoiqu'il me parût très élevé et tout à fait inaccessible, faisait néanmoins partie de la terre. »

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

« Les anges et la voie unitive », *Catéchisme des Anges*, 2007.

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (suite et fin), *Revue d'Alsace*, 1856.

Henri Blaze de Bury, « La visionnaire de Prevorst », *Écrivains et poètes de l'Allemagne*, Paris, 1851.

« Vers du Cheikh Sârem, à la louange de la lune », *Journal Asiatique*, août-septembre 1879.

Clément Huart, « les derviches bektachis », *Revue du Monde Musulman*, IX, 1909.

Libres destinations

« Louis Massignon et Éphèse », Jean Moncelon.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009